

[Insolite Oignons

A Berne, le traditionnel "Zibelemarit" (Marché aux oignons) a lieu une fois par an, en novembre. Tous les maraîchers des environs déboulent dans la capitale helvétique pour y mettre en vente plus de 50 tonnes de bulbes. Et pour poétiser l'affaire, on dispose un peu partout dans la ville des oignons grimés en petits personnages. L'ambiance doit être sympa autour du Zibelemarit, tant que personne n'a l'idée de se lancer dans l'épluchage. Dommage que Sydney Bechet ne soit plus de ce monde, il aurait fait danser les Bernois avec ses Oignons...



Photo AFP

[Télévision

L'œil de Denise

Le générique de l'émission – les premières notes de J'ai du bon tabac – fait désormais partie du patrimoine télévisé. Et la manière Denise Glaser tout autant. Un coffret de trois DVD remet en lumière les heures magiques de Discorama.

par Michel GENSON

ON la regarde faire, poser un geste, placer le mot juste. Puis s'égarer de l'œil, pour qu'opère l'alchimie du silence. Et quarante ans plus tard, on enrage. On enrage de devoir emboucher les trompettes d'un prétendu "passéisme" trop facile à moquer. Oui, la télévision que pratiquait naguère Denise Glaser avec son Discorama dominical et populaire misait sur l'intelligence. Oui, il y avait plus de dignité à faire ce parlé. Non, la lucarne d'aujourd'hui, celle du prime pétaradant, n'est pas obligatoirement synonyme de progrès, quelles que soient les sophistications technologiques dont elle se pare. Forme et fond. On a toujours en mémoire les propos d'un ex-dirigeant de TF1 parlant de « temps de cerveau humain disponible » généré par la télévision. Outre le plaisir qu'il offre, le coffret Discorama – trois DVD proposés par l'INA – inscrit quelques lustres plus tard le travail de Denise Glaser, comme celui des Dumayet, Desgraupes ou Pivot, en totale opposition à cette logique.

C'était dimanche, dans les salles à manger des années soixante, le poste de télévision

distillait des images d'un noir et blanc hésitant, et sur les coups de midi, Denise Glaser s'installait à la table de l'Hexagone. Deux chaises, un micro, un projecteur. Un minimalisme forcé qui accentuait encore le propos. En face, des artistes inconnus pour beaucoup, auxquels l'émission offrait un tremplin. Pierre Dumayet venait de donner au livre sa première émission. Lectures pour tous. Denise Glaser, jusque-là illustratrice sonore et pianiste à ses heures, rêvait d'un même sort pour la chanson, le théâtre, la poésie, le cinéma. Elle patientera trois ans avant de voir son projet mis à l'es-

La "manière Glaser" : gros plans, silences, patience, pertinence.

sai. Nous sommes en 1959. Les confirmés d'alors, Piaf, Brel, Aznavour ou Léo Ferré, trouveront dans son regard savamment fardé un miroir exceptionnel pour se raconter, aller au-delà des propos convenus. « Elle ne posait pas les questions de tout le monde, elle n'attendait pas les mêmes réponses non plus », résume Maxime Le Forestier, qui doit son premier passage télévisé à Discorama. On l'y retrouve glabre, juvénile, chantant Joseph en duo avec sa sœur Catherine. Leur disque n'est pas encore enregistré,

mais l'animatrice a flairé l'odeur du talent.

De la même manière, le 4 février 1959, se présente Barbara, à peine sortie du cabaret L'Écluse. Il a fallu se battre pour faire installer un piano sur le plateau. La complicité entre les deux femmes est immédiate, féconde, certainement née d'un parcours et d'une sensibilité proches. Elles se suivront des années durant, et à force d'amitié, la chanteuse amènera l'animatrice à la tutoyer sur le plateau.

On doit donc un peu de Barbara à Denise Glaser. Comme on lui doit tant d'autres choses, l'émergence d'un Dick Annegarn pataphysique et boutonneux, ou le miracle du Métèque de Moustaki. Le chanteur ose sa chanson « pas très dansante » à Discorama, le 45 tours s'arrache dès le lendemain et la mélodie court encore le monde aujourd'hui. La "manière Glaser" (gros plans, silences, patience, pertinence) durera peu ou prou quinze ans. Mais les choses n'étaient déjà plus les mêmes après Mai 68.

L'émission est supprimée en janvier 1975. Denise Glaser aura résisté à Malraux et De Gaulle, elle succombera sous Giscard. Et s'éteindra dans le dénuement, en 1983. La revoici en lumière. Il est 12 h 30, à la table dominicale...

La complicité était telle entre Barbara et Denise Glaser, que la chanteuse amena l'animatrice à la tutoyer sur le plateau de Discorama !

Louis Joyeux (C) Ina 1968



Parfum de mystère

En 2007, Esther Hoffenberg terminait un documentaire édifiant. **Discorama, Denise Glaser**, aujourd'hui inclus dans le coffret proposé par l'INA. Deux ans de travail pour cerner l'énigme d'un personnage hors-norme. Propos.

* « La télévision m'intéressait comme sujet et Denise Glaser était une figure tellement noble de mon enfance. J'ai appris qu'elle était morte dans la misère et ça m'a révoltée. Il n'existait rien sur elle, ni biographie, ni étude, alors qu'elle revient dans toutes les interventions de Brel, de Barbara, de Ferré. Même sur les murs de l'INA, où toute la télévision est en photo et où tout le

monde l'adorait, elle est absente. Il y avait là un décalage, un mystère. »

* « Son maître, c'était Dumayet. Elle n'a pas inventé cette forme d'entretien, mais elle l'a personnalisée. En visionnant les archives, j'ai découvert qu'elle avait un vrai regard politique sur le monde. J'ai donc décidé de regarder l'ensemble de ses émissions comme une œuvre, avec son visage, son style comme signature. Se mettre en scène comme elle l'a fait, c'est une vraie création [...] Si Discorama a duré aussi longtemps, c'est aussi que les artistes aimaient passer dans son émission, c'était pour eux comme une manière de faire le point. »

* « Il faut resituer les choses dans leur contexte. On la laissait faire parce qu'il n'y avait pas d'enjeu. Les jeunes n'étaient pas encore un marché, la publicité n'avait pas imposé son rythme. L'essentiel chez elle, c'est son indépendance. Elle est restée intermittente du spectacle jusqu'au bout, au moment de la suppression de son émission, on n'a pas eu besoin de la licencier. On ne l'a simplement plus appelée [...] Le seul qui ait réagi après son éviction, c'est Henri Chapier. En 81, il a été révolté de voir comment même ses amis de gauche l'oubliaient. Il l'invitait parfois dans son journal, pour présenter des découvertes. »

[Documentaire

Copains comme Choron

Le Professeur Choron, alias Georges Bernier, a grandi à Aubréville, où a été présenté un documentaire qui brosse un portrait très humain de la bête. Le sujet dérange toujours autant.

par Catherine BELIN

CHORON était un enfant de chœur. Il s'appelait alors Georges Bernier, donnait un coup de main à monsieur le curé d'Aubréville, entre Meuse et Argonne. Il avait 10 ans quand la Seconde Guerre a éclaté. Evacuation. « Un jour, on a dû partir. On dormait la nuit dehors sur le matelas, serrés contre maman. C'est des bons souvenirs tout ça, faut pas plaindre les enfants en temps de guerre, ils découvrent la liberté ! » : l'homme se raconte tout cru, sans la moindre trace de "politiquement correct", dans le film que lui consacrent Pierre Carles et Martin, **Choron dernière**.

On le pensait simplement provocateur, direct et cruel comme un enfant qui dit tout haut ce que tout le monde n'ose même pas penser. Le film de Carles et Martin éclaire une autre réalité. Celle d'un type égocentrique et sensible, ni bête ni méchant. Une tête de mule. C'est celui-ci que les habitants d'Aubréville ont pu croiser parfois aux abords de la grande demeure entourée d'un haut mur. La propriété de maître a vengé la modestie de la maison donnant sur la voie ferrée, qu'il occupait avec sa famille. Le père sur les rails, la mère à la barrière et les gosses à l'école du village ou au fond du jardin. Là, planqué dans sa cabane, le petit Georges s'isolait pour dévorer les livres empruntés à monsieur Lacroix, l'instituteur. Les souvenirs précis affluent face à la caméra, dans la rue la sulfureuse célébrité croise « le Dédé » l'écorcheur de lapins, rend visite à « la Simone » qui s'affole de passer à la télé « tout en chantant » (pas coiffée). Le Professeur se marre, rassure, Simone continue à s'inquiéter, la séquence dure, vire au sketch.

Dans la salle polyvalente d'Aubréville, lors de l'avant-première organisée en présence de Martin samedi dernier, le public se gondole. André Colin (le fameux Dédé) est là, et aussi Michel qui avait prêté à Choron une vie de nabab quand ils étaient minots. Balade jusqu'à la fromagerie où Georges Bernier raconte son bizutage : « Ils m'avaient frotté la bite au sel chaud, comme les fromages. D'ailleurs, je dis que c'est un petit animal qui a toujours soif pour expliquer pourquoi je la trempe dans le champagne chez Castel ». Un rite qu'il ne s'est pas privé d'accomplir au restaurant devant un François Mitterrand outré et un peu amusé.

En se déversant au fil des images, Choron laisse apparaître un fond d'humanité peu commune, respectueuse avant tout de la liberté d'être soi, de vivre selon son bon plaisir tout en gardant un sens de la responsabilité. « Le pire danger, pour les enfants, c'est la connerie. Il faut leur apprendre le beau, le bien, les couleurs ». « Ce qui nous fait plaisir c'est quand on voit des jeunes venir nous dire qu'en leur faisant découvrir Choron, on leur donne conscience qu'ils vivent dans un monde rempli d'interdits et de morale dégoulinante », note Martin.

A 19 ans, Georges Bernier file en Indochine pour manger tous les jours (« J'ai toujours peur de la pauvreté »). Pour les cigarettes et l'alcool, il s'arrangera avec son sergent... par derrière « Ya pas d'ot métier ». Retour à Paris, rue Choron dans le IX^e. Parfait comme pseudonyme pour colporter des journaux. En 1960, il croise Cavanna, Fred, Reiser et

Topor. Le titre de Professeur lui est décerné (par les copains), il fonde Hara-Kiri. Et dégomme tous les tabous. Les Unes s'enchaînent, toujours plus iconoclastes et graveleuses. Jusqu'au fameux « Bal tragique à Colombey : un mort ». Pompidou a pris le relais du Général, il ne laissera rien passer au journal, qui changera de titre et deviendra Charlie-Hebdo.

En 1981, l'arrivée de la gauche au pouvoir marque le début de la fin. Choron tient son journal par la bourse, avec laquelle il flambe en grand seigneur pour arroser la chute des ventes. Rideau. Le Professeur bricole à la télé et dans la presse, mais il se grille dans une société qui vénère Tapie et les winners. En 1992, Philippe Val fait renaitre le titre Charlie-Hebdo de ses cendres. Le titre, mais pas l'esprit, selon Choron qui tente de se dresser contre le projet.

Pierre Carles et Martin ont tendu le micro à Philippe Val et à ceux de l'ancienne équipe passés dans le camp de la nouvelle. Ceux-ci semblent gênés aux entournures, s'inquiètent de savoir si « Ça tourne ? ». A la question : « Que doit Charlie-Hebdo à Choron ? », Val bafouille et refille le micro à Cabu, qui s'empêtre. A la question : « Pourquoi il n'y a pas eu d'autre hommage que le papier de Cavanna à la mort de Choron ? » Cavanna est au bord des larmes et Val s'autodétruit en direct, humiliant la question avant de répondre que la réponse va sans dire. « Nous avons choisi de ne pas poser de voix off, mais de laisser la caméra tourner. C'est en-



Photo AFP

Georges Bernier, alias le professeur Choron : le créateur du journal Hara-Kiri était un provocateur d'une grande sensibilité.

core plus fort. », explique Martin. Documentaire orienté, règlement de comptes ? Absolument. Mais lorsque le coréalisateur a commencé à filmer, c'était pour distraire son vieux copain Choron, qui s'ennuyait à Aubréville. Et quelques années plus tard, il y a eu la maladie. « Je suis venu le voir deux jours avant sa mort. Il était amer, en colère par rapport à

la nouvelle équipe de Charlie. Il espérait qu'un jour quelqu'un lui rendrait justice. »

Avant-première au Caméo Saint-Sébastien à Nancy, le 9 décembre, 20 h 30. Invités Lefred-Thouron, Lindinger, Baru, Malingré, entre autres.